

Études littéraires africaines

DICKOW (Alexander), MALELA (Buata), dir., *Albert Camus, Aimé Césaire : poétiques de la révolte*. Paris : Hermann, 2018, 365 p. – ISBN 978-2-7056-9750-1

Michèle Sellès-Lefranc



Numéro 48, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sellès-Lefranc, M. (2019). Compte rendu de [DICKOW (Alexander), MALELA (Buata), dir., *Albert Camus, Aimé Césaire : poétiques de la révolte*. Paris : Hermann, 2018, 365 p. – ISBN 978-2-7056-9750-1]. *Études littéraires africaines*, (48), 243–245. <https://doi.org/10.7202/1068453ar>

Samba Kane dit l'« embarras » qu'il ressent lorsqu'il s'agit d'expliquer son roman *Sabaru Jinne*, à la fois expérience et exercice d'écriture devenu roman pour jeter une lumière irréaliste sur une époque en perdition (p. 278).

Les différentes réflexions que rassemble ce volume font voir que l'acte d'écrire n'est pas singulier, mais complexe : écrire, c'est réécrire. L'originalité de l'ouvrage est ainsi de montrer, à partir d'auteurs et de textes particuliers, qu'au Sénégal, l'intertextualité est véritablement « l'un des ferments de la créativité littéraire » (p. 11) dans la pratique de tous les écrivains. Pratique généralisée donc, mais dont les diverses modalités ramènent à une « intertextualité d'un type nouveau », pour parler comme Kazi-Tani, ou à une « intertextualité étendue », selon les termes de Sewanou Dabla : cette intertextualité aux contours élargis dépasse la simple relation de coprésence d'un texte dans un autre et invite à prendre en compte un arrière-plan socioculturel plus large que le texte écrit. Cet ouvrage jette un éclairage précieux sur l'intertextualité dans les lettres sénégalaises et compense le manque d'études déploré jusque-là sur la question. Un travail stimulant dont on peut souhaiter qu'il soit étendu aux autres littératures africaines.

■ Willy KANGULUMBA Munzenza

DICKOW (ALEXANDER), MALELA (BUATA), DIR., *ALBERT CAMUS, AIMÉ CÉSAIRE : POÉTIQUES DE LA RÉVOLTE*. PARIS : HERMANN, 2018, 365 p. – ISBN 978-2-7056-9750-1.

Associer Césaire et Camus lors d'un colloque à Fort-de-France en Martinique pour célébrer leur même année de naissance (1913), entre en contradiction avec les présupposés hérités de l'histoire coloniale et postcoloniale. Alexander Dickow et Buata B. Malela considèrent cependant la révolte comme un noyau central qui permet de penser les deux auteurs l'un par rapport à l'autre. À un siècle de distance, ils mettent à l'épreuve la pertinence d'une notion, peu utilisée heuristiquement depuis les années 1950 dans l'étude de l'engagement dans la littérature. Les dualités coloniales sont également repensées à la lumière des *postcolonial studies*, au terme d'une approche transversale qui autorise la confrontation des méthodes et des points de vue des dix-sept auteurs. Cinq parties – Mythologisation, Philosophie, Histoire, Idéologie, Langage – dessinent une cartographie éclatée des points de contact entre les deux écrivains. La naissance d'une mythologie est abordée chez l'un et l'autre

auteur à travers les personnages de théâtre, un genre qu'ils ont tous deux privilégié, tels que Caligula et le Roi Christophe. Ce qui les éloigne au premier abord – la langue et la portée politique de son pouvoir – dénote malgré tout une même fascination pour les ressources dramaturgiques et poétiques de la révolte. L'écriture prétendument blanche de Camus suscite ainsi une pensée en étroit rapport avec le paysage dans un théâtre du sensible. Une fois récusée la hiérarchie entre la littérature française et francophone, la réappropriation et la transformation d'un même héritage peuvent être démontrées.

L'importance du milieu d'origine pour la production et la réception de chaque œuvre littéraire est largement soulignée par les auteurs. Sous le regard de la politique et de l'histoire, Camus s'ancre dans une Méditerranée mythique, tandis que Césaire préfigure la victoire du colonisé et sa conquête de la liberté. Le recul historique introduit par les *postcolonial studies* réhabilite cependant, pour plusieurs contributeurs, la révolte de Camus, dénigrée par Sartre, sur fond d'une conception totalisante de la littérature partagée avec Césaire.

Les interventions des différents contributeurs attestent en revanche que la révolte n'est pas un concept simple. L'ambiguïté du concept, dans sa dimension philosophique et métaphysique, permet de rapprocher deux postures et deux réceptions opposées. Définie au théâtre par l'impasse tragique, la révolte s'élargit poétiquement à l'échelle du monde et de l'expérience humaine. Approfondir les ressemblances entre Camus et Césaire permet d'affiner la différence de signification de la révolte chez l'un et l'autre. Pour les deux, un socle commun de contradictions intimes, transformées, à partir de leurs liminalités respectives (les marges de l'Empire colonial), en un itinéraire intellectuel, politique et spirituel, a débouché sur une utopie créatrice. L'écriture de la révolte annonce-t-elle un renouveau anthropologique du point de vue du Sud, comme le suggèrent certains auteurs ? Césaire, en particulier, préfigure-t-il une rupture avec l'hybridité postcoloniale, la révolte coïncidant avec le renouveau historique de la liberté d'initiative d'une culture démembrée par le colonialisme ? La question de la postérité artistique ou intellectuelle des deux auteurs reste posée. *In fine*, les auteurs concluent que la combinaison de deux révolutions de l'écriture, la déconstruction pour Césaire et le décentrement pour Camus, a pu être le modèle nécessaire à « un colonisé nouveau » (p. 336) pour dépasser le silence, décrire la condition des peuples asservis et créer son

propre langage, tout en appelant à s'interroger sur « l'éthique de l'artiste face à l'inacceptable » (p. 351).

■ Michèle SELLES-LEFRANC

DURAND (OSWALD), *TERRE NOIRE. SUIVI DE LES INDUSTRIES LOCALES DU FOUTA*. PRÉSENTATION DE ROGER LITTLE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2018, 165 P. – ISBN 978-2-343-14262-3.

Ce roman d'Oswald Durand fut couronné en 1935 par un Prix de Littérature coloniale. Prix mérité notamment par un bel usage de la langue et par une construction sans faille de l'action, mais Prix que justifiait sans doute aussi, à l'époque, l'illustration qu'il apportait, par la fiction, à la perspective coloniale d'un « développement » rapide et fécond de l'agriculture locale (il s'agit de la Guinée). Dans le récit, cela se fait sous l'égide assez lointaine et abstraite du colonisateur, mais surtout à l'initiative d'un jeune paysan du cru, mobilisant toutes les énergies de son village contre les habitudes et les pouvoirs traditionnels qui auraient voulu imposer, avec la reconduction de leur autorité, le maintien de formes d'exploitation agricoles dépassées. Comme Roger Little l'explique dans sa présentation, les motifs ne manquent cependant pas, aujourd'hui, pour considérer que ce récit entièrement placé au service d'une certaine modernité est lui-même devenu désuet, ce qui justifie sa publication dans une collection vouée aux intéressants *curiosa* que l'inlassable travail de son directeur nous vaut de pouvoir relire.

En quoi *Terre noire*, qui se lit néanmoins avec plaisir, ne satisfait-il plus le lecteur contemporain ou, du moins, lui paraît-il au moins partiellement obsolète ? Roger Little – c'est dans l'air du temps – fait au roman d'Oswald Durand reproche de « machisme », au double motif sans doute que toute l'action ou à peu près est le fait de protagonistes masculins, et, plus explicitement, que le romancier ne se soucie guère de mettre en scène la position infériorisée des femmes en régime patriarcal. D'autres reproches me paraissent plus importants, à commencer par l'apologie indirecte que la narration comme la fiction font de la colonisation, même si le colonisateur reste à l'arrière-plan et constitue tout au plus une instance d'initiative assez lointaine et peu efficiente. C'est que le romancier a vraiment voulu mettre à l'avant-plan la force d'initiative de son héros paysan, Téné Kamara, et des villageois qu'il rallie pour son projet : le « développement », par l'adoption de la charrue attelée, de toute sa région agricole, laquelle vivait jusque-là pauvrement de cultures